

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

17<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 4.

AVRIL 1874.

### Mort de M. Achille Guilbert.

Dans toutes les villes de France où se trouvent des groupes spirites, nos amis se souviennent de M. Guilbert; sa figure franche, son activité, ses convictions éclairées et arrêtées, sa parole persuasive, ont laissé leurs traces ineffaçables dans l'Esprit de nos frères en croyance. Membre de la Société pour la continuation des OEuvres spirites d'Allan Kardec, il propageait notre doctrine avec une ardeur infatigable. Le Maître fut l'ami sincère de cette nature d'élite dont il appréciait le mérite exceptionnel.

Après avoir pris les sages avis d'Allan Kardec auquel il avait soumis ses projets, il fonda la Société spirite de Rouen; malgré les résistances de sa famille, de ses amis, du milieu où il vivait composé de riches négociants, il persista et jusqu'au dernier mois de son existence, il a présidé un groupe de personnes résolues et éclairées qui affirment leur croyance en l'immortalité de l'âme. Mademoiselle Lieutaud fondatrice de la Société spirite de Rouen, au même titre que notre ami Guilbert, fut pour lui un aide vaillant, instruit, plein de volonté, car on trouve en elle un grand cœur, une énergie sage et virile. La communion de pensées réunissait ainsi deux incarnés faits pour s'entendre, s'aider, se remplacer mutuellement, qui ont semé pour recueillir plus tard le fruit de leurs travaux. Nous connaissons intimement les sociétaires spirites rouennais, leur accueil cordial, leur sympathie fraternelle, nous ont toujours vivement touché, ils ont promis d'être toujours unis, et veulent plus que jamais affirmer leur croyance, parce qu'ils la considèrent comme l'expression de la vérité, comme un élément de progrès universel.

Le 27 février, nous étions à Rouen, pour suivre au cimetière la dépouille mortelle de notre ami qui par une décision écrite, vou-

lait être enterré civilement; quelques personnes haut placées avaient jugé indispensable que cette cérémonie fût accomplie sans bruit, que des paroles ne fussent pas prononcées sur sa tombe; il s'agissait de l'*enfouir*, point d'invitations et cet homme modeste, ce penseur, ce négociant intègre, cet initiateur n'allait avoir personne autour de son cercueil, lui qui n'avait que des amis, qui possédait l'estime générale? Cela ne pouvait être ainsi et malgré des intrigues inqualifiables, quelques centaines de personnes prévenues par ce qu'on appelle le hasard, ont suivi le convoi, à la grande satisfaction de madame Guilbert qui désolée de toutes ces menées, eût été fière elle, une spirite, de savoir le commerce rouennais prévenu de la perte de l'homme qui avait toute son affection. On était trois cents, on eût été trois mille.

Au nom de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, nous avons prononcé quelques paroles sur la tombe de notre ami; les spirites n'ont pas à considérer si le décédé est catholique, protestant, juif, mahométan, etc., ils remplissent un devoir; en apportant une pensée fraternelle au frère en croyance, ils respectent le représentant du culte venu pour réciter une prière sur le cercueil; ils ne peuvent avoir dans leurs paroles l'intention de condamner ou de railler autrui, voulant être considérés et honorés, ils doivent s'incliner devant une opinion contraire.

Entouré par les membres de la Société spirite de Rouen, des quelques amis qui avaient appris cette mort, et de quelques représentants de la presse, M. Leymarie, au nom de la Société, a prononcé les paroles suivantes :

*A notre ami Guilbert Achille, membre de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec :*

« La mort glane parmi nous; après le fondateur de la doctrine, ce sont d'autres lutteurs; dans les quatre parties du monde, nous payons largement le tribut de la vie, nos frères meurent corporellement pour revivre en Esprit.

« A Paris, nous attendions notre ami Guilbert et nous sommes ici pour confier à la terre sa dépouille mortelle. Vous le savez, messieurs, pour les spirites la mort n'est pas un signe effrayant, elle est la rédemption, le simple passage d'une existence à une autre, le mode universel employé par le Maître des mondes. Mourir, renaître, savoir avec sagesse se détacher du corps matériel, c'est pour l'Esprit le progrès et la victoire essentielle, la plus grande quand on

en connaît la valeur, quand on a su en apprécier les conséquences admirables.

« C'est ainsi que pensait notre ami ; disparaître ne pouvait être pour lui une fatalité cruelle car en le touchant de son aile, la mort lui ouvrait des horizons inconnus et nous le savons, ce juste est heureux. Les rigueurs de l'absence frapperont celle qui attend, pour qui le foyer a perdu son animation ; le compagnon dévoué, affectueux, est parti pour entrer dans le domaine des Esprits, mais elle sera consolée par le Spiritisme. Les amis si nombreux de l'absent le chercheront en vain s'ils ne savent apprécier le pourquoi de l'existence humaine, s'ils ne veulent se rendre compte de ces incidents brusques, terribles et impitoyables, qui fauchent le talent, le savoir, la bonté, la vertu et le vice, avec un sans-gêne effrayant.

« Guilbert, noble et humble Esprit ; respectueusement inclinés devant ce vêtement de chair mis hors de combat, nous ne voulons pas imiter le mystique qui avilit l'existence terrienne, regarde le ciel, et méprise cette matière à laquelle nous devons des égards bien mérités, puisqu'elle peut ennoblir toutes nos actions ; sans cet élément indispensable aux manifestations de la vie, nous ne saurions être assez forts pour résister aux nécessités qu'elle impose et avancer progressivement sur l'immense échelle des êtres, il n'y aurait pas un effort pour graviter vers la perfection infinie : telle est la croyance des spirites. Dieu a dit : « La matière sera unie à l'intelligence » et depuis, comme le juif de l'Écriture les humanités sont en marche ; péniblement mais sans arrêt, elles arrivent à mieux remplir les vues de la sagesse éternelle.

« Guilbert n'était pas tout entier dans cet organisme anéanti et voué à la décomposition, s'il ne fonctionne plus, l'individualité qui l'animait n'est pas moins énergique, active et insatiable et comme elle a su acquérir moralement, ses facultés puissantes vont s'exercer avec une virilité, une plénitude complète. Notre frère croyait à Dieu, à l'immortalité de l'âme, les grandes lois de la réincarnation, de la transmigration des êtres à travers les mondes habités lui étaient familières, il savait que ces vérités fondamentales appartiennent à l'humanité dont elles sont l'héritage naturel et divin ; il avait appris que des milliers d'années avant l'existence des religions actuelles, ces idées de justice, de régénération, étaient inscrites dans la bible indoue, quinze ou vingt mille ans avant l'ère chrétienne.

« Le grand et rare mérite de l'homme dont nous saluons la

dépouille, c'est d'avoir osé, lui, ce travailleur honoré de la grande et noble ruche rouennaise, braver l'esprit frondeur de ses compatriotes, affronter d'antiques préjugés et fonder dans une ville de cent mille âmes, une société spirite où l'on enseigne la grande doctrine perdue, voilée par des intérêts que nous n'avons pas à juger et reconstruite de toutes pièces par la généreuse et intelligente initiative d'Allan Kardec. Le négociant Guilbert a beaucoup voyagé, comme spirite il était plus connu que le plus bruyant des hommes politiques normands, partout il trouvait des mains tendues, les hommes de toutes les conditions sociales, ouvriers, jurisconsultes, généraux, astronomes, lui donnaient l'accolade fraternelle; missionnaire de la vérité, il trouvait en eux des fils de la solidarité universelle, adversaires du miracle, de la foi sans examen, des adeptes de la liberté de conscience.

« Les ennemis du Spiritisme se plaisent à dire de lui : « Qu'il est une secte honteuse, pleine d'erreurs et d'ignorance », le contraire est la vérité. Les adhésions volontaires les plus honorables lui arrivent de toutes parts et dans les quatre parties du monde, des millions d'hommes instruits étudient avec soin la révélation nouvelle, rois et ouvriers, millionnaires et cultivateurs, s'inclinent devant les faits incontestables présentés par l'étude de la phénoménalité spirite. Oui, cette philosophie permet à notre légion formidable aujourd'hui, de redonner une nouvelle base à la conscience humaine, nos âmes ont retrouvé la quiétude perdue; au milieu de ce monde agité, anxieux, nos aspirations entrent dans la voie de la sagesse pratique et raisonnée, la vie n'est plus un enfer et la mort devient ce qu'elle fut il y a dix mille ans, un sourire, une espérance sérieuse et radieuse. La doctrine spirite faisant aimer l'existence pour ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire une action continue, réglée par des rapports fraternels et solidaires, soutenue par le savoir et la moralité, ses adeptes ne peuvent être émus par les attaques passionnées dont ils comprennent et apprécient la portée, le délire, de la part d'une société qui semblable à un vieil arbre dévoré par la moisissure, croule avec une lenteur mathématique, pour se refondre et se vivifier aux saines et vigoureuses vérités enseignées par la doctrine de la réincarnation.

« Esprits qui nous écoutez, chers amis disparus à nos yeux matériels, enfants dont les caresses nous firent oublier les amertumes de la vie, ouvrez vos rangs à un noble cœur, conduisez-le dans la lumière; Guilbert est l'un des vôtres aujourd'hui, il ne douta jamais

de votre salutaire influence et crut vous seconder en étant l'un des plus fermes soutiens et des plus ardents propagateurs de l'instruction populaire obligatoire ; il voulait que tous les incarnés, sans distinction, eussent la nourriture du corps et celle de l'Esprit, qu'on leur apprît à mieux connaître ce Dieu de justice qui donne également, aussi bien à un insecte qu'à un soleil, auquel rien n'est indifférent dans la création ; il désirait qu'on sache bien que le savoir sagement mais libéralement octroyé à tous, était une œuvre essentiellement spirite et que les guides spirituels nous répétaient sans cesse ces mots : « Aimez-vous, connaissez-vous, vous ne sauriez acquérir cette vertu si vous n'avez étudié la nature, le grand livre divin ». Tel était notre ami.

« Guilbert, Esprit avancé, console et protège ta compagne, donne-lui la bonne nouvelle ; tes élèves, réunis ici, continueront ton œuvre, ils demandent tes conseils et ton assistance, âme dévouée discrète et impartiale ; ils te promettent d'être unis avec la Société pour la continuation des OEuvres spirites d'Allan Kardec. Permettons nous compagnon de travail, de répéter ici les dernières paroles de ton discours sur la tombe du fondateur de la doctrine, elles furent ton *Credo*, elles seront le nôtre :

« Veuille donc, cher Maître, toujours nous soutenir dans la lutte,  
« et nous continuer à tous, tant que nous saurons nous en rendre  
« dignes, les sages et bienveillants conseils que tu ne refusas jamais.  
« Sous ta salutaire influence, sûrs de suivre la véritable voie, nous  
« marcherons de concert vers le but, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu  
« de nous réunir à toi, en nous rappelant dans le monde des  
« Esprits ; et là, comme sur terre, nous combattons courageuse-  
« ment sous ta direction, pour explorer les horizons inconnus et  
« parcourir une nouvelle étape sur la route de l'infini. »

« A bientôt, compagnon fidèle. »

Une personne, qui était sortie péniblement de sa voiture et s'appuyait sur deux béquilles, prit alors la parole pour nous remercier de ne pas avoir laissé enfouir son ami ; il nous pria de vouloir bien, pour lui, jeter une poignée de terre sur le cercueil de Guilbert, ce grand cœur inconnu. M. A. Lémonon fils avait voulu, quoique non prévenu, accompagner un homme honorable ; il nous serra la main, et par lui nous apprîmes que dernièrement, ses deux jambes avaient été brisées par un terrible accident. A Rouen, le Spiritisme ne s'était jamais présenté sous le caractère que lui imprimait cette circonstance ; aussi, bien des hommes intelligents, tels que M. Lémonon,

qui assistaient à cette cérémonie, nous ont demandé des explications qui vont changer le cours de leurs idées. Cette journée est bonne pour la doctrine; elle eut pu l'être davantage.

Nous recevons de mademoiselle Lieutaud, notre bien vénérée amie, le compte rendu suivant de la séance de la société, qui eut lieu le 27 février, jour de l'enterrement du président de la Société spirite de Rouen :

Rouen, le 11 mars 1874.

« Au nom de la Société spirite de Rouen, je remercie la Société pour la continuation des OEuvres spirites d'Allan Kardec, pour sa sympathie et ses bons sentiments à l'égard de ses frères de Rouen. Je vous réitère l'expression de notre reconnaissance, pour l'énergie avec laquelle vous êtes venu affirmer la croyance de notre frère Guilbert; son départ de ce monde laisse un grand vide parmi nous, mais nous allons serrer les rangs, et soyez bien persuadés que, jusqu'à mon dernier soupir, je serai toujours dévouée à la propagation du Spiritisme, parce que c'est pour moi, non-seulement un bonheur, mais un devoir de reconnaissance envers Dieu; en m'accordant la grâce de m'initier à notre belle et sainte doctrine, il m'a fait, par anticipation, entrevoir les joies célestes que la progression de l'Esprit doit un jour nous faire goûter.

« Quant aux retardataires, chez lesquels les passions matérielles ont jusqu'alors dominé les aspirations spirituelles, plaignons-les, en espérant qu'un jour ils reconnaîtront leur erreur.

« Vous trouverez ci-inclus le compte rendu et les communications obtenues le 27 février 1874, jour où nous avons la consolation de vous compter parmi nous; mais si Paris est à plus d'une demi-heure de Rouen, la pensée va plus vite que les chemins de fer, et la nôtre fera souvent le voyage. L. LIEUTAUD. »

Une séance extraordinaire réunissait les spirites rouennais au siège de leur Société; il s'agissait pour eux d'évoquer les guides du monde des Esprits et de causer avec leur nouveau président spirituel, Achille Guilbert. Nous dûmes accepter la présidence, et après nous être longuement et familièrement entretenus de tout ce qui intéresse la doctrine, les évocations suivantes furent obtenues:

*Médium, M. Blot.* — C'est donc vrai!... Je suis un nouvel habitant de l'immensité.... Croyez-le, mes amis, mon étonnement n'est pas extrême, et puis, je n'ai pas senti les sensations terribles qui, pour beaucoup, accompagnent le dégagement; ce fait prouve que

pour un homme préparé et prévenu, ce pas est peu difficile à franchir. Je voudrais que vous puissiez voir que dès à présent, débarrassé des entraves terrestres, mon âme qui les abhorait avant la séparation corporelle, s'épanouit en liberté, sans gêne, dans son nouveau domaine de l'erraticité!!! Je suis tout entier à l'admiration produite par les merveilles qui se déroulent sous mes regards; par instant, mon allégresse est vive; je ne sais si je m'abuse, mais je ne fus jamais plus heureux.

Je m'aperçois un peu tard, que j'oublie de donner un souvenir à mes frères, à vous amis qui pensez à moi; je ne songeais plus que vous étiez là, attendant une bonne parole. Oui, à la Société de Rouen, que je puis revendiquer comme étant mon œuvre, j'ai donné et donnerai toujours le meilleur de mon âme; je l'y ai laissée, frères, et cette bonne part sera, avec votre concours, employée à la conquête du bien, au triomphe du vrai, représenté par le Spiritisme.

A. GUILBERT.

*Médium, M. Lesage.* — Le mot Spiritisme n'est plus un épouvantail comme il y a dix ans; bien des hommes doutent de sa réalité il est vrai, mais peu à peu il fait accepter par tout le monde sa doctrine juste et consolante, car il explique le pourquoi de chaque souffrance. L'absolutisme des religions a toujours éloigné de l'idée de Dieu, les personnes qui ne trouvaient pas dans cet enseignement ce qui s'accorde avec la bonté de l'Être suprême; bien peu sont restées fidèles à la foi. Que le penseur sérieux jette un coup d'œil d'ensemble sur la marche du Spiritisme depuis quinze ans, et sa conclusion sera celle-ci : jamais une croyance nouvelle ne fit de tels progrès en plusieurs siècles; aussi le plus difficile est fait, et la philosophie à laquelle Allan Kardec attacha son nom, a franchi toutes les barrières qui séparent les peuples, pour les unir dans une même croyance. La semence est jetée, elle va fructifier, et c'est à vous, amis, à nous aider activement, car parmi vous beaucoup attendent une bonne parole pour devenir des adeptes sincères. UN GUIDE.

*Médium, M. Merre.* — Prenez garde aux embûches tendues en ce moment par de faux amis; partout on voudrait empêcher vos réunions paisibles, qui apprennent à aimer, mais on ne réussira pas. Vos sociétés sortiront victorieuses de ces attaques indirectes et multipliées, puisque la vérité ne peut être voilée; mais aussi, frères et amis, respectez la croyance d'autrui, soyez fermes et persévérants, car l'avenir vous appartient. UN AMI DU BIEN.

*Médium, M. Mieuset.* — Dégagée de la matière, j'attends que les

bons Esprits me conduisent au séjour qui m'est réservé; tranquille, j'éprouve cette consolation suprême : je ne serai pas malheureuse. La position que je vais occuper m'est inconnue; mais, débarrassée de ma dépouille mortelle à laquelle je ne tenais guère, je suis heureuse; enfin, me voilà arrivée. UN ESPRIT.

*Médium, M. Olivier.* — Amis, soyez toujours unis; aimez-vous les uns les autres, comme on le fait quand on a du cœur, et l'orgueil et l'égoïsme s'éloigneront de votre Esprit. Il ne faut pas seulement propager la doctrine, il faut aussi être un exemple en accomplissant le bien, cette charité envers vos frères en épreuves, toujours recommandée par les Esprits. Chassez l'égoïsme et donnez gratuitement ce qui vous est donné de même, car il est défendu de spéculer sur les dons accordés par Dieu.

UN ESPRIT QUI VOUS AIME ET VOUS VEUT DU BIEN.

*Médium, mademoiselle Henry.* — Le passage du temps à l'éternité est très rapide, et bien des mortels disparaissent du théâtre de la vie, sans avoir, hélas, le temps de se reconnaître, d'adresser un suprême adieu à leurs amis de la terre. Ce brusque départ ne les arrache pas, à tout jamais, des bras de ceux qu'ils aiment, puisque leur souvenir est semblable à cette fleur embaumée dont le parfum reste à jamais dans l'Esprit comme une sensation toujours ravivée?... Désincarnés, nous plaignons les pauvres humains qui font leur Dieu du néant, qui avilissent leurs sentiments en les incarnant dans les jouissances de ce globe imparfait; nous prions l'éternel pour qu'il daigne les éclairer. FORTUNÉE.

*Médium, M. Leymarie.* — Enfants, j'assistais à la cérémonie qui vous réunissait aujourd'hui; notre nouveau compagnon vous suivait, pour bien juger de toutes les impressions reçues; il devait savoir que pour certains hommes, les questions d'intérêt personnel ne disparaissent pas devant une tombe, devant une telle vérité!... Sainte et humble vérité, toujours on voulut te voiler et tes ennemis après avoir pris les apparences d'une pieuse et bonne mère, cherchèrent à t'étouffer en te pressant dans leurs bras; en vain, ils ont chaque siècle tissé de nouveaux voiles pour mieux cacher les rayons de ta flamme éternelle, les générations en travail les déchirent et ta statue contemporaine du principe des choses, apparaît à l'humanité plus belle et plus radieuse que jamais.

Votre président est mort, dites : « Vive le président ! » car il ne doit pas y avoir un absent, mais un guide qui vous enseignera que pour résister il faut être unis, qu'en sachant s'aimer, se respecter,



l'on est béni par Dieu et protégé par les bons Esprits. Ce pauvre Guilbert, comme il était affaissé avant hier; après la séparation du lien fluidique, nous avons dû l'aider pour lui donner plus vite la puissance de se condenser; il fera pour vous ce que nous avons fait pour lui, il vous l'a promis, il sera votre soutien fidèle et bienveillant, pendant sa dernière existence il fut toujours l'esclave de la parole donnée. Il voit combien nous avons à travailler ici, quelles résistances il nous faut vaincre pour incorporer les nouvelles recrues, car ces légionnaires de l'erraticité, bien préparés, bien rompus à tous les mouvements de la stratégie spirite, deviennent, faute de volonté, des Esprits attardés qui oublient les conseils reçus et comme sur la terre, ils raillent; souvent ils enseignent l'erreur, quand on ne sait pas les repousser.

Oui, la lutte est ardente ici, entre le bien et le mal, entre le savoir qui moralise et celui qui corrompt les âmes; si Guilbert a souri aux efforts de Messieurs de Rouen, pour rendre impossible une cérémonie fraternelle et un adieu spirite, il s'attriste en analysant les rancunes féroces conservées par certains hommes qui viennent habiter l'erraticité.

Oui, mes enfants, soyez patients, apprenez à pratiquer cette vertu et votre temps viendra, car vous êtes aussi les ouvriers de l'avenir. N'oubliez pas que vos instants sont comptés, que ce qui est fait en dehors du bien commun, de la plus stricte honnêteté, est inscrit au tribunal suprême devant lequel nous comparaissons tous, philosophes et ignorants, grands seigneurs et pauvres manouvriers. Je vous le répète : Aimez-vous, protégez-vous, le reste viendra par surcroît.

ALLAN KARDEC.

---

## CORRESPONDANCE

---

### L'âme des choses.

DEMANDES ET RÉPONSES

---

Le 23 février 1874, nous recevions deux lettres écrites le même jour, à une distance considérable : l'une, de M. Simonnet, à Saint-Pourçain, qui demande ce que signifient les termes employés en Amérique, par celui qui a cru être l'inventeur d'une nouvelle médiumnité, en la nommant : *Vue psychométrique* !! l'autre, de Mme E. Collignon, qui répond par un fait brutal et concluant, à notre ami et frère, M. Simonnet, auquel nous adressons les questions suivantes : 1<sup>o</sup> pourquoi le somnambule voit-il à distance ce qu'il ne

connaît pas? pourquoi, en touchant un objet, une mèche de cheveux, une lettre, un foulard porté par une personne, se transporte-t-il de France en Amérique par exemple, dépeignant la ville, la maison, l'appartement occupé par le souffrant, expliquant son état pathologique et donnant avec minutie l'historique d'un objet antique; 2° l'Esprit désincarné voyant mieux que l'incarné, pourquoi ne pourrait-il avec l'aide d'un médium tel que madame Adelpa de Vay, traduire ses impressions passées? Toutes les expériences le prouvent, elles corroborent la théorie philosophique. Restent les expressions employées par le D<sup>r</sup> Danton, qui s'inquiète fort peu des étymologies et de la logique; nos lecteurs croiront sans peine que la *Revue* ne fut pas créée par Allan Kardec en vue de défendre nos confrères de Boston, qui vont à l'aventure, sans philosophie pratique, sans critérium.

Saint-Pourçain, le 23 février 1874.

Messieurs, amis et frères,

Il me semble que l'article inséré dans le dernier numéro de la *Revue spirite*, page 55 et suivantes, mériterait des explications théoriques.

Qu'est-ce que la vue psychométrique? — Qu'est-ce que l'âme des choses? — Comment l'âme peut-elle voir médianimiquement dans le passé? — Comment peut-elle ressentir médianimiquement dans le corps qu'elle anime, des sensations analogues à celles éprouvées autrefois par d'autres?

J'ai l'honneur de vous saluer,

SIMONNET.

Bordeaux, 23 février 1874.

Messieurs et chers frères en croyance,

La lettre de madame la baronne de Vay, que vous avez publiée dans le numéro de ce mois, me remet en mémoire des faits qui intéresseront peut-être les lecteurs de la *Revue*, faits qui m'ont été rapportés par une dame de mes amies en qui j'ai une entière confiance, et qui, à cette époque — il y au moins quatorze ou quinze ans — n'avait pas entendu parler Spiritisme ou médiumnité.

Madame D<sup>\*\*\*</sup>, ayant à faire faire à une cheminée une réparation qui nécessitait un serrurier, en fit venir un du quartier, mais qu'elle ne connaissait pas. Pendant que l'ouvrier travaillait à la cheminée, elle était assise en face, près de la fenêtre et à l'autre extrémité de la chambre; elle lisait.

Au bout d'un moment, le serrurier, vieillard de plus de soixante ans, lui dit: « Vous lisez là un livre dans lequel il y a de bien belles

et surtout de bien bonnes choses, madame. » Étonnée, madame D\*\*\* se retourne et voit son homme toujours occupé à son travail, au fond de la cheminée.

— Effectivement, dit-elle, c'est un ouvrage excellent ; vous le connaissez donc ? — Non, madame ; je ne sais pas lire, malheureusement. — Comment, alors, savez-vous ce que c'est ? — *Je le vois.* — Vous le voyez ! — Oui, madame ; c'est une faculté que j'ai comme ça. Je sens ce qu'il y a dans un livre ; je ne pourrais pas lire tous les mots, mais j'en dirai le sens ; si vous voulez, vous n'avez qu'à essayer.

Madame D\*\*\* marqua au hasard une page qu'elle n'avait pas encore lue, puis une autre, puis une autre ; il en fit un résumé très exact, se servant souvent de tournures de phrases de l'auteur, Fourier, je crois. Se croyant la dupe d'une mystification, elle alla chercher un autre livre, le couvrit de papier afin de dérouter ce *devin*, dans le cas où l'ayant trompée en lui disant qu'il ne savait pas lire, il aurait au contraire beaucoup lu et aurait reconnu le volume qu'elle avait en main. L'épreuve fut toujours aussi satisfaisante, et comme elle manifestait son étonnement : « J'ai une autre faculté, a-t-il dit, je vois dans le passé les temps les plus reculés. Les objets les plus insignifiants pour tout le monde sont pleins de souvenirs pour moi, ils me présentent tout espèces de tableaux. Un morceau d'os trouvé dans une fouille, me fait voir celui de qui il vient ; une pierre cassée, bonne tout au plus à battre le briquet, me reporte aux hommes sauvages qui l'ont brisée pour s'en servir comme d'un couteau (on ne parlait pas encore à B\*\*\*, à cette époque, de l'âge de pierre) ; un tesson de pot me suffit pour voir où l'on a pris la terre, ceux qui l'ont travaillée, cuite, ceux qui s'en sont servis successivement. Avec tout ça, je vois se dérouler des scènes de batailles, de meurtre, de chasse, de famille, de toutes sortes, enfin. Aussi, chez moi, c'est plein d'un tas de débris bons, pour tout le monde, à mettre aux ordures, mais qui sont pour moi des tableaux parlants auxquels je tiens beaucoup. Il y a aussi ma fille, qui est fleuriste, qui a la faculté de voir les fleurs qu'elle ne connaît pas. On n'a qu'à lui demander une fleur étrangère de quelque pays, et si loin que ce soit ; elle ferme les yeux un moment, voit la fleur qu'on lui demande et la fait d'après ce qu'elle a vu. Elle ne se trompe jamais. »

Ce brave homme a engagé madame D\*\*\* à venir visiter sa *collection*, lui promettant de lui expliquer d'où provenait chaque débris et les scènes auxquelles ils avaient assisté dans leur entier. Malheu-

reusement, cette dame n'a pas eu la curiosité d'y aller. Trois ou quatre ans après, lorsqu'elle me raconta ce que je viens de vous dire, elle avait oublié le nom et l'adresse du serrurier et ne put me donner que quelques indications. Je l'ai cherché sans succès. Les uns m'ont dit qu'il avait déménagé et qu'on ignorait où il était allé. Les autres ont affirmé qu'il était mort; personne n'a pu me dire son nom, ce qui fait que je n'ai même pas pu découvrir sa fille.

Recevez, messieurs, l'expression de nos sentiments fraternels,  
Émilie COLLIGNON.

Trois faits personnels vont appuyer ces faits de vision, de prévision à distance :

1° Il y a dix ans M. L\*\*\* était au Havre, sa petite fille Jeanne, âgée de six mois, fut prise de convulsions, à Paris, rue de Provence; M. le docteur J\*\*\* et le docteur Houat avaient condamné l'enfant; il y avait transport au cerveau, inflammation, convulsion, érysypèle depuis l'estomac jusqu'aux extrémités des pieds; M. Canaguier, notre ami et frère en Spiritisme, et sa dame qui s'étaient voués corps et âme à soulager Jeanne, à consoler la mère, se rendirent chez Allan Kardec, le suppliant d'indiquer une somnambule, puisque les hommes de l'art se reconnaissaient impuissants; le Maître, en l'absence de Mme Roger en qui il avait toute confiance, désigna un sujet qu'il ne connaissait pas, dont on lui avait dit beaucoup de bien, madame Rosalie Leménager, 17, rue des Martyrs. Cette somnambule refusait une consultation (il était neuf heures du soir), mais devant l'insistance de M. Canaguier, elle voulut bien se laisser endormir, puis demanda un objet porté par la malade; comme il n'en avait pas, elle prit la main du consultant qui avait touché Jeanne, aspira, et aussitôt son Esprit la vit, il désignait la rue, le numéro, l'étage (choses inconnues pour la voyante, à l'état usuel); il indiqua le traitement suivi, l'erreur bien involontaire des docteurs, déclarant que l'enfant quoique à la dernière extrémité, serait guérie dans huit jours. L'ordonnance fut ponctuellement suivie et Jeanne allait mieux le lendemain matin, lorsqu'on s'aperçut, à son affaissement subit, que sans doute il y avait une crise nouvelle; madame Canaguier prit un linge touché par la malade et revint chez madame Rosalie; endormie, elle déclara avec étonnement qu'il y avait convulsions internes et cas mortel et s'aperçut, qu'on avait oublié de lui donner la poudre de la princesse de Carignan, ce qui était vrai; M. L\*\*\* arriva le soir, Jeanne souriait, et huit jours après elle était vive et pleine de santé.

2° M. Canaguier, quelque temps avant la maladie de Jeanne, avait sa fille atteinte par le croup; M. L\*\*\* partait pour Versailles, lorsqu'une voix lui intima l'ordre de se rendre rue Montmartre; il obéit, arriva après le départ des docteurs qui voulaient faire une opération à la gorge, opération presque toujours mortelle, et malgré l'opposition des parents bien décidés à ne pas martyriser l'agonisante, il se rendit chez les trois docteurs; Palmyre fut sauvée. Actuellement, elle est une grande et belle fille. La solidarité entre spirites offre ces concours de circonstances que les indifférents appellent hasard, que nous nommons conséquences naturelles de l'assistance des Esprits.

3° Madame L\*\*\* était à vingt-cinq lieues de Paris, un mois après la maladie de Jeanne; les émotions qu'elle avait eues avaient troublé sa santé; elle ne pouvait plus faire un mouvement, des abcès au sein l'empêchaient de nourrir sa fille; avec une lettre fermée, mise sur son front, madame Rosalie Leménager se transporta à Pimprez, décrivit on ne peut mieux la situation et ordonna qu'il fût mis dans un litre d'eau une poignée de feuilles de bardane, une pincée de roses de Provins, une cuillerée de miel, et qu'après une demi-heure d'ébullition, les feuilles fussent posées sur la partie souffrante, deux ou trois applications devant amener la guérison complète; la somnambule ajouta: « Vous trouverez des feuilles de bardane à la Halle, demain matin, car les herboristes et les pharmaciens rejettent ce remède de bonne femme; » le consultant partant le jour même, madame Rosalie reprit la lettre et suivit mentalement une route invisible, la désignant avec la main; puis elle dit: « Madame L\*\*\* habite une maison, placée dans le haut d'un jardin dont la pente aboutit au canal de l'Oise; entre le jardin et le talus du canal, il y a un ruisseau sur lequel vous avez un pont volant, lequel touche sur le talus une masse de feuilles, vertes en dessus, veloutées en dessous, larges comme la main, répandues sur un espace d'un mètre de diamètre; ce sont des *Bardanes*. » La voyante avait dit vrai. Madame L\*\*\* se fit transporter au bout du jardin, malgré son état de souffrances aiguës, et demanda à la vieille Tatique, une voisine, à quoi servaient ces feuilles: « Ce sont des bardanes, dit-elle, les gens du pays les appliquent sur les tumeurs, sur les douleurs. » Le lendemain la souffrante était guérie et pouvait nourrir sa fillette; était-elle spirite? non; mais elle tira de ces faits les conséquences qui suivent:

Si, étant endormie à Paris, l'Esprit de la somnambule a pu venir

rue de Provence voir Jeanne, décrire les remèdes donnés qui avaient été élaborés par les organes, c'est-à-dire voir le passé, c'est que rien ne se perd et que des traces inappréciables à nos sens matériels restent éternellement visibles pour l'Esprit ; si M. L<sup>\*\*\*</sup>, partant pour Versailles et ignorant la position de la fille de M. C<sup>\*\*\*</sup>, est obligé, étant à la gare, de revenir à six kilomètres pour aider à la sauver, c'est qu'il écoute des forces inconnues, intelligentes, qui interviennent lorsqu'il y a nécessité, pour modifier nos résolutions les plus arrêtées. Si madame Rosalie peut lire une lettre fermée en la plaçant sur son estomac ou sur son front, c'est que le corps et l'œil humains, ces instruments de manifestations matérielles, peuvent être écartés par l'Esprit dégagé à l'aide des effluves magnétiques ; pour venir jusqu'à Pimprez prendre un diagnostic certain et trouver des feuilles de bardane, il a fallu que l'Esprit de la somnambule, à l'aide de son périsprit, suivît les traces suivantes laissées par la lettre : 1° chez le concierge ; 2° la manipulation du facteur et de l'employé des postes ; 3° la voiture qui l'avait transporté à la direction ; 4° le wagon-poste qui l'avait remise à la gare ; 5° le porteur de Pimprez, qui l'avait jetée à la boîte de Ribecourt ; 6° la main qui l'avait écrite ; 7° la pensée qui l'avait conçue. Il est donc prouvé qu'une petite feuille de papier laisse des traces indélébiles de son passage, surtout lorsqu'elle porte l'empreinte d'un fluide animal ; que l'âme se servant de son périsprit, se dégage assez pour suivre à rebours tous les incidents qui ont suivi la lettre, depuis son départ jusqu'à son arrivée, sans se laisser détourner par les manipulations nombreuses qui eussent pu lui faire perdre la voie.

*Conclusion.* — Le périsprit est un limier sans pareil ; sa ténuité est extrême puisqu'il peut s'étendre presque indéfiniment ; avec son aide, l'Esprit voit le présent et le passé. C'est ainsi qu'on peut devenir spirite, cette philosophie ne demande qu'un peu d'étude, d'observation et de bonne volonté. Notre frère, M. Simonnet peut analogiquement tirer des conséquences de tout ce qui précède.

Dans la vie, tout se lie et se tient, nos pensées les plus humbles laissent leur trace et par un moyen bien simple sans doute, le désincarné remonte le cours des ans, exactement comme l'a si bien décrit Flammarion dans les récits de l'infini, preuves formulées précédemment, en 1860, par Jean Raynaud dans ses *Lectures variées*, p. 466, et, comme avant lui, l'écrivait au seizième siècle un savant peu connu, nommé Bellarmin : « Oui, les hommes et les mondes s'agitent dans la lumière dont ils sont imprégnés ; les vérités vieilles

comme le monde circulent constamment autour des humanités, les sollicitant à aimer le bien, le beau, le juste, tout ce qui les détache des intérêts égoïstes dont elles sont les esclaves soumises. »

Nous remercions notre correspondant; Esprit éclairé, il a compris, mais il a voulu que, théoriquement, il fut établi qu'un incarné puisse, sous l'influx spirituel, réaliser les phénomènes du somnambulisme, de vision rétrospective, dont un chercheur peut toujours être le témoin.

### Un médium guérisseur, à Carnières (Belgique).

Chapelle-lez-Hairlaimont, 10 février 1874.

« Messieurs et frères spirites,

« Je prends la liberté de vous faire parvenir ci-inclus quelques pages que je verrais volontiers paraître dans les colonnes de votre *Revue spirite*, si toutefois vous le jugez convenable; elles pourraient peut-être m'aider dans la propagande gratuite que je fais ici depuis trois ans. J'ai formé une société spirite à Carnières, et voudrais en former une autre à Charleroi lieu de ma naissance, ou bien dans ses environs; tel est le sujet qui m'engage à faire appel à votre sollicitude habituelle. Veuillez, messieurs et frères, me seconder dans l'accomplissement de mes projets spirites et désintéressés.

« Votre frère en doctrine,

L. BOENS. »

*P. S.* — J'ai pris la liberté d'emprunter à votre *Revue* un passage du « *Quid divinum* » du docteur D. G\*\*\*, pour vous l'envoyer avec de légères modifications, l'appropriant ainsi à mon point de vue; veuillez ne pas en être contrariés. (Voir pages 172, 173, 174, *Revue* 1873.)

*Quid divinum.* — En admettant les lois morales et les lois physico-chimiques, nous divisons les maladies en deux catégories : maladies de causes morales, maladies de causes physico-chimiques. Mais chose curieuse, les unes et les autres produisent, en sens inverse, les mêmes effets dans l'organisme : malaise général, troubles de sensations, troubles de sécrétion, troubles nerveux, état typhique et délire. Cette similitude ne doit pas surprendre, car ce sont les mêmes organes qui les manifestent toutes les deux.

L'origine des maladies, leur nature divine (*quid divinum*), étant ainsi connues, le rôle du médecin et l'intervention de son art peuvent être définis. Dans les maladies physico-chimiques, si elles sont de

cause externe, il n'y a qu'à soustraire le malade, aider la nature à réagir pour annuler l'effet produit; alors le médecin réussit assez facilement et assez promptement à les guérir. Mais les causes morales ne relèvent pas du médecin, il peut fort bien les indiquer, les reconnaître, mais à Dieu seul appartient de remettre les péchés, et par conséquent de guérir. C'est alors que le médium guérisseur devient vraiment un prêtre, s'il est désintéressé; c'est alors qu'il exerce un sacerdoce. De par Dieu, il a le pouvoir de rendre la vue aux aveugles, de guérir les boiteux, de faire marcher les paralytiques, de rendre une mère agonisante à sa famille, un père à ses enfants, un enfant à sa mère!

De par Dieu, il doit remplir sur la terre la plus sublime des missions! saisir chez le malade la cause du mal, la lui faire comprendre, la faire accepter, le ramener au bon chemin, l'engager à prier, prier pour lui, prier avec lui si c'est possible, demander à Dieu de vous éclairer pour l'éclairer, de vous guider pour le guérir; voilà le devoir impérieux, le seul possible; sans cela, ni action médicamenteuse, ni action magnétique personnelle au médecin, ou au magnétiste, ou au magnétiseur, ou au médium guérisseur, ne pourra réussir.

Nous ne devons jamais perdre de vue qu'étant libres, nous ne sommes que des êtres relatifs dérivant de l'absolu; tout phénomène de l'espèce, pour être expliqué, ne doit froisser ni notre liberté, ni la liberté absolue de Dieu, ni notre état relatif à l'égard de Dieu et des autres créatures. Nous ne devons jamais perdre de vue que faisant partie du plan de Dieu dans la création, il ne nous demande que notre bonne volonté; en bon père, il nous dit: « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Christ lui-même, ressuscitant Lazare, s'écrie: « Je te remercie, ô mon Dieu, de m'avoir exaucé. » « Dieu seul est maître souverain, tout genou doit fléchir devant lui; à lui seul appartiennent la gloire et la puissance. »

---

#### AVIS A CEUX QUI SOUFFRENT

---

Dans le courant de l'année 1871, Émile, l'aîné de mes dix enfants, alors âgé de dix-huit ans, s'alita, ayant une fièvre ardente, des gonflements à toutes les articulations, et de plus, ne pouvant bouger ni bras ni jambes. Dans cette extrémité, je résolus d'aller consulter M. L. Boëns, le guérisseur. Il vint le lendemain. La maladie avait empiré, et ce monsieur ayant posé sa main sur le front de mon fils, enleva instantanément la fièvre; il toucha les articulations, et les



gonflements disparurent ; il commanda au malade de remuer ses bras et ses jambes et, à l'instant, il eut l'usage de ses membres ; le bras gauche seul resta paralysé jusqu'au lendemain. M. Boëns dit à mon fils, en partant : « Demain, dînez en famille, et dimanche venez me voir avec votre mère. » Ce que nous fîmes exactement.

*Signé* : Emile LURION, mécanicien.

Morlanwelz, le 19 octobre 1873.

L'an dernier, ma femme, condamnée d'après l'avis de huit médecins, le fut encore par une consultation de trois autres docteurs. Elle avait une maladie de poitrine et une paralysie complète ; à tout instant elle tombait en syncope. M. L. Boëns la rappela à la vie par la simple imposition des mains. J'eus le bonheur de la voir radicalement guérie. Tous ceux qui l'avaient vue mourante furent saisis de joie et d'étonnement de cette cure, qui rendait une mère agonisante à de pauvres petits enfants. Honneur à M. Boëns et reconnaissance éternelle de ma part.

*Signé* : François STIL, entrepreneur de travaux.

Châtelet, le 20 octobre 1873.

L'an dernier, j'avais une petite fille de huit ans, atteinte d'une fièvre terrible ; elle ne reconnaissait personne. M. Léopold Boëns posa sa main sur le front, aussitôt l'enfant ouvrit les yeux comme si elle sortait d'un profond sommeil : elle était mieux ; sa guérison complète fut de courte durée.

*Signé* : E. MEUNIER, empl. à l'usine de Montigny (dit Champeaux).

Montigny-sur-Sambre, le 20 octobre 1873.

J'avais une petite fille entièrement paralysée ; plusieurs médecins ne purent la guérir, et l'enfant, âgée de quatre ans et demi, allait beaucoup plus mal. Ayant entendu parler de M. Léopold Boëns, je le priai de venir ; il toucha mon enfant, qui va tous les jours recouvrant la santé ; elle mange seul. Avant peu la guérison sera complète.

Chatelineau, 22 octobre 1873. *Signé* : J.-E. HARIGA, cabaretier.

Je déclare que M. L. Boëns a fait marcher mon enfant, âgé de deux ans et demi, qui avait une jambe complètement paralysée et entièrement desséchée. Non-seulement il marche, mais il devient vigoureux ; sa jambe croît insensiblement.

Chatelineau, 22 octobre 1873. *Signé* : J. DANTINE, mécanicien.

Je déclare que M. Boëns a guéri ma femme d'une blessure grave qu'elle s'était faite au bras. Je certifie aussi qu'il a guéri les yeux de ma fille ; elle avait perdu la vue. Selon les docteurs, leurs remèdes avaient été inutiles.

*Signé* : Oscar FALISE, négociant.

Châtelet, le 23 octobre 1873.

Je certifie que M. L. Boëns a guéri mon beau-frère d'une maladie pulmonaire. Il était abandonné des médecins; le prêtre l'avait administré. Trois de ses frères sont morts de la même maladie.

Gilly, le 23 octobre 1873.

*Signé* : Adrien THAYS.

Je me fais un plaisir et en même temps un devoir de déclarer que M. Boëns a guéri ma fille, âgée de douze ans; elle avait au cou, depuis plusieurs années, des glandes gonflées et des abcès purulents; elle se plaignait fréquemment de maux d'estomac. Son teint jaunâtre et ses yeux indiquaient son état maladif. Nous avons fait ce qui était humainement possible; nous étions désespérés de ne pouvoir guérir notre fillette. Aussi n'oublierons-nous jamais les bons services qu'a bien voulu lui donner M. Boëns.

*Signé* : J.-B. GHYS, cantine du charbonnage de Marcinelle.

Marcinelle, le 27 octobre 1873.

Une entorse que je m'étais faite au pied, me clouait depuis huit jours sur mon fauteuil. Par le massage, M. Boëns m'a guéri sur-le-champ.

*Signé* : JORET, chef de fabrication à l'usine de

Marchienne, 28 octobre 1873.

MM. Gillaux.

Je certifie que M. Boëns a guéri mon fils d'une carie d'os au pied, par la simple imposition des mains.

*Signé* : Caroline GOSSE.

Morlanwelz, le 26 octobre 1873.

J'avais les doigts gelés depuis plusieurs années. Malgré les remèdes que me prodiguaient les médecins, nuit et jour je souffrais horriblement. On me proposa l'amputation, que je n'acceptai pas. M. Boëns m'a guérie par l'imposition des mains.

*Signé* : J. BAUDOUX.

Carnières, le 26 octobre 1873.

« Nous étant fait une loi, celle de nous dévouer entièrement à l'humanité, nous croyons être plus utiles à la société en guérissant les malades et les infirmes, que de recueillir les certificats de nos cures médianimiques et gratuites. Il nous faut moins de temps pour guérir un malade que pour en constater le fait. Néanmoins, nous tenons à vous signaler trois faits remarquables : ils prouveront que la science spirite n'a pas dit son dernier mot.

« 1<sup>o</sup> Une jeune femme de Maruelle-lez-Thuin, atteinte depuis huit mois d'une maladie inconnue, finit par devenir folle au point que, la nuit où on appela M. Boëns, elle s'était levée malgré son mari; furieuse, elle courait dans la rue, en chemise, armée d'une fourche, criant qu'elle voulait tuer M. le curé. M. Boëns lui imposa les mains, et quatre jours après elle se rendait, comme si elle n'avait rien eu, à la kermesse de Lobbes, accompagnée de son mari et d'une de ses amies.

« 2° Une dame de Nivelles, qui probablement avait entendu le récit de cette cure, vint me trouver en me disant : « J'ai une sœur « folle qui est séquestrée dans une maison de santé, peut-on la gué-  
« rir? » Nous avons accepté et guéri cette dame.

« 3° Un jeune batelier de Lobbes, âgé de dix-huit ans, du nom de Dagnely, était la victime d'une fièvre terrible ; il ne connaissait per-  
sonne, et souffrait tellement qu'il faisait sur son lit des bonds prodi-  
gieux ; on craignait qu'il n'allât se briser la tête contre le mur, il  
était impossible de le tenir. Nous avons pu avec difficulté lui appli-  
quer les mains sur le front, il était nuit et la fièvre disparut à l'in-  
stant. Le lendemain, le médecin qui le traitait ne pouvait s'expli-  
quer ce phénomène ; il croyait à un miracle. »

---

VARIÉTÉS

---

**Le Spiritisme dans la littérature.**

---

Dans l'ouvrage d'Alexandre Dumas, intitulé : *Ainsi soit-il*, nous  
avons trouvé les deux récits suivants, entre madame de Chamblay,  
médium voyant et sensitif, somnambule lucide qui a l'intuition de la  
vie de l'Esprit, et M. Max de Villers :

*Premier récit.* — Heureux celui qui n'a reçu du ciel que les dou-  
leurs qui peuvent être consolées ! dit la comtesse. — Il y en a donc  
d'inconsolables ?

— Il y en a d'inguérissables, du moins. — J'avais cru que la  
perte d'une mère était de celles-là.

— Non, car vous croyez à l'immortalité de l'âme, n'est-ce pas ?  
— Je n'ose y croire ; je me contente de l'espérer.

— Mais, si l'Esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet  
Esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour vous tout l'amour  
qu'éprouvait le cœur ? — Oui, en se purifiant encore à la flamme  
céleste.

— Votre mère vous aimait, n'est-ce pas ? — L'amour d'une mère  
est la seule chose que l'on puisse comparer à la puissance de Dieu.

— Eh bien ! comment voulez-vous que cet amour exige une dou-  
leur éternelle ? Il aimerait mal, celui qui, partant pour toujours,  
imposerait à celui qui reste un regret qui n'aurait pas d'allègement.  
C'est votre mère qui, invisible mais toujours présente, marchant  
devant vous comme ces divinités que les poètes antiques cachent  
dans un nuage, c'est votre mère qui vous a éloigné de la chambre  
mortuaire, qui vous a conduit près des océans, qui vous a mis en face  
des tempêtes et qui, de son souffle impalpable, chassant les nuages

de votre front, de sa main invisible séchant les larmes de vos yeux, vous conduisit, comme sur un tapis toujours plus doux, toujours plus riant, des âpres rivages de la mer dans nos paysages calmes et verdoyants. Elle avait son but, cette ombre adorée, qui vous guérissait ainsi peu à peu : c'était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie ; vous y êtes, ou vous croyez y être. Eh bien ! pensez-vous qu'elle regrette votre tristesse, qu'elle réclame vos soupirs, qu'elle aspire à vos larmes ? Non, *elle est là, près de vous, elle marche à vos côtés*, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : Sois heureux, mon fils, sois heureux ! — Ah ! vous aviez bien raison, lui dis-je, et vous êtes véritablement douée de la double vue. Et je fus près d'ouvrir les bras et d'étreindre l'air limpide et transparent de la nuit, en disant :

— Ma mère ! ma mère !

*Deuxième récit.* — La mort de mon père était fort inattendue, puisqu'elle arriva instantanément, produite par la rupture d'une artère ; vers deux heures du matin, je m'éveillai tout à coup en pleurant, presque étouffée par mes larmes, et criant : « Papa est mort ! » Et en même temps, je frottai mes lèvres où il me semblait sentir l'impression d'un baiser glacé. Dans ma pensée enfantine, mon père était venu me dire adieu, et ce froid qui avait glacé ma bouche, c'était le contact de la mort.

Joséphine s'était réveillée à mes cris, et, comme je ne cessai de répéter : « Papa est mort ! » elle se leva et courut à la chambre, frappa à la porte, mais on ne lui répondit pas. . . . Elle ouvrit la porte alors, et son regard plongea dans l'alcôve : mon père était couché comme s'il dormait, il n'avait fait aucun mouvement, seulement une légère frange d'écume rougeâtre bordait ses lèvres ! Il était mort !

Explique qui voudra ce phénomène : l'âme, en s'échappant du corps, avait-elle voulu prendre congé de moi, comme de la chose qu'elle avait le plus aimée au monde ? Avait-elle effleuré ma lèvre du bout de son aile, et par ce contact me mit-elle en communication avec ce monde des Esprits, invisible pour tout le monde, parfois visible pour moi ?

*Pour copie conforme : Henri V\*\*\*.*

*Le Christianisme au dix-neuvième siècle*, journal protestant, dans sa feuille du 9 janvier, parlant de M. Agassiz, d'après un livre sur les États-Unis d'Amérique, publié en 1862, rapporte que : « Le prince Napoléon, dans son dernier voyage en Amérique, eut « une entrevue avec Agassiz (je dois faire observer qu'Agassiz est « mort récemment) ; on parla d'abord des études du savant, et « celui-ci énonça une théorie d'après laquelle il y aurait eu plu-

« sieurs créations; l'espèce humaine, elle-même, n'aurait pas un  
« point de départ unique.

« Le prince, voyant ce hardi penseur excité par l'attention sym-  
« pathique du cercle qui l'écoutait, lui a fait une de ces questions  
« qui passeraient pour compromettantes et indiscretes, adressées à  
« un savant Européen : « *Ces manifestations locales de la vie, lui*  
« *a-t-il dit, sont-elles, à leur origine, le produit d'une création libre,*  
« *ou n'y voyez-vous que le développement fatal des forces de la*  
« *nature, d'après des lois à nous inconnues mais nécessaires? »*  
« M. Agassiz se recueillit un moment, non comme un homme qui  
« est embarrassé sur le sens de sa réponse, mais qui cherche, au  
« contraire, pour sa pensée, une forme aussi nette que sa pensée  
« elle-même. « *Je crois, dit-il enfin, que toute apparition d'une*  
« *espèce nouvelle, à quelque degré de l'échelle des êtres qu'elle*  
« *appartienne, depuis le règne végétal jusqu'au règne humain, a*  
« *été le produit d'une volonté aussi libre que celle en vertu de*  
« *laquelle Racine a écrit la tragédie de Phèdre. »*

« Affirmation bien remarquable (ajoute l'auteur), étrange peut-  
« être dans la bouche d'un homme qui n'est d'aucune secte reli-  
« gieuse, pas même de la secte unitarienne. »

Nous pourrions, nous spirites, reconnaître Agassiz pour un des  
nôtres, surtout après avoir lu la note qui suit cette notice, note  
extraite de journaux suisses, dans laquelle il est dit que lors de  
l'inauguration de l'Ecole d'histoire naturelle de Saint-Anderson,  
sur l'île de Peniluess, Agassiz engageait ses élèves à réclamer, pour  
leurs leçons, l'assistance de Dieu; après quoi le savant inclina  
respectueusement la tête, ses élèves firent de même, et là, au milieu  
d'un silence solennel, chacun put implorer le secours de l'Esprit.

Votre ami dévoué,

CROUZET.

### **Apparition d'un noyé sur la frégate l'Hermione.**

Rochefort, 9 janvier 1874.

Chère madame,

Vous me demandiez, sur votre aimable lettre, une relation au  
sujet d'une vision qu'a eue mon père. Voici, à peu près, ce que je  
me rappelle.

C'était en 1839 ou 1840, mon père était embarqué sur la fré-  
gate *l'Hermione*, en station au passage Petit-Port-d'Espagne, près  
Saint-Jean-de-Luz, station que nécessitait alors la guerre entre les  
carlistes et les christinos.

Un soir, à la nuit, après son dîner, mon père monta sur le gail-

lard d'avant, lieu du navire réservé aux maîtres du bâtiment, pour prendre l'air. Il vit sur l'avant et près du buste, dans la poulaine, un homme grelottant et mouillé comme s'il sortait de l'eau; surpris de voir cet individu à une heure aussi avancée de la journée, qui n'est pas du tout celle du bain de l'équipage, il l'interpella et lui demanda ce qu'il faisait là; ne recevant pas de réponse de la part de l'individu, il lui réitéra sa demande : même silence.

Surpris, il s'adressa au factionnaire toujours placé à cette partie du bâtiment, et lui demanda s'il y avait longtemps que cet individu était là; le factionnaire, tout étonné de cette demande de mon père, regarda vers l'avant et lui assura qu'il n'y avait personne, qu'il se trompait; cependant, mon père voyait parfaitement l'homme. Il descendit donc du gaillard pour s'assurer qu'il n'était pas dans l'erreur. Arrivé dans la poulaine, il le voyait encore parfaitement; mais en s'approchant plus près, la vision s'évanouit.

Il se rendit alors dans le poste des maîtres, et raconta à ses camarades ce qui lui était arrivé. Plusieurs en riaient, d'autres lui dirent : « C'est probablement quelque carliste poursuivi par les christinos, il s'est réfugié sur la frégate; à ton approche, il s'est sauvé, ayant peur qu'on le livre aux autorités du pays qui sont dévoués à la reine. »

Ces raisons étant assez plausibles, mon père n'y pensa plus. Mais à quelques jours de là, il recevait une lettre de Brest dans laquelle ma mère lui annonçait la perte du transport *la Désirée*, qui conduisait à Rochefort du matériel et un convoi de forçats pour ce bagne, et la mort de son cousin, embarqué sur ce bâtiment en qualité de maître-pilote. Le bâtiment s'était perdu dans le Raz-de-Sen, lieu très dangereux, sur la côte de Bretagne; tout l'équipage s'était noyé.

En confrontant la date de la vision et celle du jour, de l'heure présumée du naufrage par son heure de départ de la rade de Brest, par rapport à la distance où le bâtiment s'était perdu, les dates et les heures coïncidèrent parfaitement.

Voilà, chère madame, autant que mes souvenirs peuvent me le rappeler, ce fait déjà loin de nous et que mon père nous a souvent raconté.

Votre tout dévoué,

VIDAL.

## La photographie spirite.

Les expériences ne discontinuent pas chez M. Buguet, et chaque jour, nous recevons la visite des personnes qui ont obtenu un résultat. Parmi elles, il y a pour ainsi dire trois catégories de satisfaits : 1° le spirite convaincu, éclairé, qui demande simplement la production du phénomène et se trouve heureux et bien partagé lorsqu'il a reçu la visite d'un ami invisible, et qui remercie Dieu d'une telle faveur; 2° les enthousiastes qui, en reconnaissant un ami, un parent, un fils, veulent prouver à tous les incrédules la vérité de ce fait admirable, et vont expliquer à leurs photographes habituels et l'expérience faite, et l'avenir promis à ces preuves de l'immortalité de l'âme; comme la plupart des photographes qui ornent Paris sont des chimistes profonds, dignes d'occuper une place à l'académie des sciences, ayant étudié profondément tous les secrets de l'optique, de la lumière, que ce sont des logiciens sublimes, des philosophes rompus à l'interprétation des idées psychologiques, *à priori* ils nient le fait, crient au scandale, au chantage, ahurissent le croyant et superbes d'incrédulité prennent des poses académiques; 3° enfin, viennent les scrupuleux, les spirites qui ont une foi absolue, *dans leur jugement personnel*: avec eux, vous avez été chez M. Buguet, qui vous laisse libre d'opérer vous-même, se mettant à l'écart sans toucher un produit ni un instrument; ils prennent une plaque en verre, la nettoient, collodionnent et mettent au bain; ils visitent le châssis, inspectent et démontent l'objectif et, après la mise au point, appellent le médium Buguet qui fait son évocation et se retire; puis, ils développent et reconnaissent, avec une satisfaction profonde, qu'ils ont des Esprits. Enchantés, ils croient déjà pouvoir se passer du médium, car ils ont opéré eux-mêmes: trois jours après, changement de front, et bravement, quand ils n'ont pas obtenu l'Esprit évoqué, ils diront au photographe: *Mais, j'ai dépensé 20 francs et je n'ai rien, il faut me satisfaire.* Si l'artiste, par condescendance, leur permet de nouvelles expériences, ils deviennent insatiables et exigeraient vingt épreuves, sans réfléchir que M. Buguet s'use vite à ce métier, car chaque expérience emprunte à son système nerveux une partie essentielle du fluide vital. Quelle contradiction!... nous nous sommes dérangés vingt fois, quarante fois; tantôt avec les colonels d'artillerie Carré et Devoluet, tantôt avec des savants étrangers et des hommes du monde qui, avec bonheur, ont constaté chaque fois la vérité du phénomène, et lorsque nous affirmons, quelques personnes, celles de la troisième catégorie, s'ingénient à tourmenter M. Buguet, à nous obséder de remarques futiles. Nous conseillons au photographe de ne plus répondre à des exigences déplacées et anti-spirites.

Un jeune astronome a fait quelques essais, il a opéré lui-même ; à ses objections parfois puériles, nous avons pu juger combien la théorie est loin de la pratique ; ses remarques eussent fait sourire un apprenti photographe. En tout cas, nous recommandons aux spirites la lecture de quelques attestations prises sur le registre de M. Buguet. Madame Allan Kardec ayant été indisposée, n'a pu, ce mois-ci, faire l'expérience promise ; c'est un simple retard.

Je certifie que le portrait de mon beau-frère a été obtenu d'une parfaite ressemblance par M. Buguet.

Aujourd'hui, 5 février 1874. Comte DE BOISE,  
243, boulevard Saint-Germain.

Certifié fait en ma présence. DEVOLUET, colonel d'art. en retraite,  
Rue de Ponthieu, 12.

Je m'incline devant ce que je ne comprends pas ; mais j'affirme que c'est bien l'ombre de mon fils Eugène.

Paris, le 5 février 1874. H. BURGALD,  
Propriétaire à Mont-de-Marsan (Landes).

J'affirme que, dans le cliché que vient de me présenter M. Buguet, j'ai reconnu mon mari décédé depuis huit ans.

26 février 1874. Veuve LUNEAU,  
46, boulevard Longueville (Amiens).

J'affirme que la photographie de mon frère Charles, mort le 9 décembre 1873, rue Newton, à Paris, est vraiment d'une ressemblance frappante.

Paris, 9 mars 1874. J. DE PALMA, 4, rue Balzac.

Ma mère est bien, les traits de ma belle-mère sont parfaits, et mon petit Louis plus que parfait. Toute mon attestation à M. Buguet.

F. COULLET, 15, rue d'Enghien.

J'ai reconnu ma fille morte, il y a huit ans, à l'âge de huit mois.

HILAIRE DESBOIS, r. des Fours-à-chaux (Angers).

J'ai reconnu ma mère.

BURGAN, 161, rue Saint-Honoré.

Je déclare avoir obtenu, par la médiumnité de M. Buguet et par la photographie ordinaire, la photographie de ma belle-sœur, dont la ressemblance est trouvée réelle par mes parents et par moi.

Le 26 janvier 1874. A. LAVOIGNAT,  
à Corbigny (Nièvre).

Je certifie que la photographie obtenue le 3 février 1874, chez M. Buguet, est bien celle de mon mari, décédé depuis près de quatre ans.

Etc., etc. Veuve G. COGNARD, 21, rue des Jeûneurs.

Le mois prochain, nous citerons d'autres noms, nous insérerons les détails de nouvelles preuves. Nous aurons peut-être à enregistrer des phénomènes nouveaux très importants, que promettent des communications inattendues de nos guides. Comme le disait Allan Kardec, de grandes choses se préparent.

---

## DISSERTATIONS SPIRITES

---

### Une preuve d'identité.

---

Mon cher monsieur,

Vous m'avez manifesté, lors de notre dernière entrevue, le désir d'avoir la communication obtenue de ma chère nièce, depuis l'épreuve



photographique que cet Esprit a favorisée chez M. Buguet. Je viens de la copier à la fin de cette lettre, et je vous prie de l'accepter comme preuve évidente de la manifestation presque palpable des Esprits invisibles qui nous entourent et nous protègent, comme une justification de la parole prophétique de notre cher Maître. Les bienfaits du Spiritisme sont immenses, tous les jours de nouvelles et douces consolations nous arrivent de toutes parts; des enseignements d'une moralité vraie nous initient au bien, sans efforts et sans contrainte; un coin du voile s'entr'ouvre et la vérité éclatante nous éclaire sans nous éblouir. Heureux ceux qui se laissent aller doucement à ce courant bienfaisant, mais qu'ils sont obstinément aveugles ceux que le parti pris, l'amour-propre, l'égoïsme ou l'orgueil tiennent éloignés de cette source pure, dont les eaux donneraient la santé à ces âmes souillées ou meurtries. Plaignons-les, mais ne les repoussons pas.

Notre mission est toute de charité, nous ne devons pas l'oublier; nous avons un devoir, c'est de tendre la main à nos frères égarés, mais nous ne devons jamais les maudire. Combien en est-il qui sont plus à plaindre qu'à blâmer! Combien sont dirigés encore par des aveugles! C'est à Dieu et au temps qu'il appartient de hâter l'avancement de ces âmes; si elles sont de bonne volonté, que notre concours leur soit acquis, que notre travail ne se ralentisse pas pour leur venir en aide, et que le flambeau qui nous éclaire puisse jeter un peu de clarté dans les ténèbres où ils sont encore plongés! C'est là mon vœu le plus cher. B\*\*\*.

L'envoi d'une épreuve photographique à mon ami, le médium, M. P\*\*\*, a suffi, le 25 décembre dernier, pour lui faire obtenir la communication suivante:

« Je jure, au nom de Dieu tout puissant, que je suis l'Esprit Berthe B\*\*\*. Enfin, cher M. N\*\*\*, il y a longtemps, dites-moi, que nous nous étions vus. Nous étions bien loin de nous douter, lors de notre dernière entrevue, que nous ne devions plus converser ensemble pendant ma vie corporelle. Que voulez-vous, j'ai subi le sort commun à tous les mortels; je n'avais dû m'incarner que pour obéir à la loi imposée par Dieu. Une existence terrestre m'était encore indispensable, elle devait être relativement courte, je l'avoue, mais enfin ces quelques années comptent pour une existence dans les étapes successives que j'ai déjà parcourues.

« Mais! écrivez donc..... La conversation que je vais tenir ne sera point intéressante. J'irai d'un sujet à un autre; ma principale préoccupation est de pouvoir me manifester de manière qu'il ne soit pas permis de douter de mon identité. Oh! nous aurons bien dorénavant, je l'espère, le loisir de renouer connaissance; je connaissais

vos grands moyens médianimiques, mais étant incarnée j'étais bien loin de me douter qu'il fût aussi facile que cela, à un Esprit, de manifester sa pensée avec l'aide d'un médium ; rien de moins difficile pourtant.

« Je suis là, à votre gauche ; mon être vous enveloppe, ou plutôt un rayonnement humide et pénétrant vous entoure, c'est ce que, dans notre science, l'on est convenu de nommer *périsprit*. Mais, je vous le répète, je me tiens à l'angle de la table, à gauche ; je formule ma pensée, laquelle vous est transmise par ce rayonnement périsprital. Votre cerveau étant alors imprégné de ce fluide conducteur, il ne vous reste plus qu'à devenir attentif et à transcrire presque inconsciemment les idées que vous recevez ainsi.

« Mais ! qu'attendez-vous, écrivez donc..... Vous alliez bien plus vite que cela autrefois ; ah ! je comprends, mon bon oncle B\*\*\* était alors avec vous : il devait vous aider considérablement au moyen de son bon vouloir et de ses intentions ; je sais bien qu'il est ici par la pensée, mais son entourage fluide, qui s'attache principalement à l'être tout entier, manque ; vous comprenez, je veux dire que le fluide qui sert de liaison entre l'Esprit et la matière d'un même être, sert aussi de trait d'union entre une pensée étrangère et l'être qui le possède.

« Je ne suis pas encore assez familiarisée avec la langue qui doit nous être commune dans ces entretiens, pour vous faire comprendre ma pensée dans toute sa netteté. Cela viendra, je l'espère.

« Vous me demandez mentalement ce que je pense de cette photographie ? Oh ! c'est bien moi ; ma silhouette mince et frêle comme dans les derniers temps est bien reconnaissable ! Pauvre oncle, comme il m'aime encore ; mais qu'il ne me plaigne pas. Je suis bien heureuse, et pourtant je ne suis point encore entrée définitivement en possession du bien-être qui m'appartient. Cela ne va pas tarder beaucoup, Dieu merci !...

« Ce que j'entends par cette prise de possession ?... Je veux dire que je suis *destinée* (folle, je parle de moi comme si j'étais corps et âme : un Esprit n'a point de sexe, mais je n'ai point encore perdu l'habitude de me considérer comme *la fille* bien-aimée de mes pauvres parents, comme *la nièce* chérie de mes autres parents de Th...) Oui, j'entends que je suis *destinée* à demeurer constamment auprès de ceux qui m'ont donné de si grandes preuves de tendresse et d'affection ; et croyez bien, cher monsieur, que ma présence sera bien utile près de mon tendre père surtout. Que de grâces j'ai à demander pour lui, et que de choses j'ai à détruire avant de pouvoir édifier !... Si j'ai, par conséquent, quitté la terre comme être humain, sans devoir y retourner comme tel ? Oh ! je ne prévois pas

le temps qui me reste à l'habiter comme Esprit, mais j'ai le droit de dire que je ne m'y réincarnerai plus, parce que je n'ai plus que des services à rendre et rien à expier.

« Que mon oncle bien-aimé prenne son mal en patience ; que ma chère tante soit persuadée que la pauvre Berthe, qui a fait saigner tant de cœurs, ne sera pas ingrate ; je veux veiller sur toute ma famille, j'assisterai mon oncle d'une manière toute particulière et je prierai avec lui et pour lui. Et mes chères cousines, Marguerite et Jeanne, que le souvenir de Berthe soit la chaîne indissoluble qui, soudée à l'intérêt bien sincère que je vous porte, devienne le gage précieux de notre éternelle amitié. Pauvre Marguerite, quel chagrin elle a éprouvé en me voyant mourir ! que de pleurs elle a versés lors de mon départ ! Merci, mon Dieu, d'avoir permis que des cœurs aussi dignes et aussi aimants m'aient montré une si vive affection.

« Allons, à une autre fois, cher monsieur N\*\*\*. Vous auriez, je le sais, bien des choses à me demander, mais ne m'en voulez pas, il faut que je parte. Berthe B\*\*\*. »

### Égoïsme.

L'égoïsme n'est pas une perversité de l'Esprit, ce n'est qu'une infériorité morale lorsqu'il est sans calcul et sans préméditation, lorsqu'il ne s'exerce pas au détriment d'autrui et se borne à l'amour de soi, excluant l'Esprit de charité à l'égard des autres. L'égoïste, dans ces conditions, est un être imparfait, mais non un grand coupable. La souffrance qu'il endure après la mort est pénible sans doute, mais elle ne se complique pas des douleurs résultant du mal causé à son prochain ; l'égoïste souffre de l'état fluïdique qu'il s'est fait, et c'est tout.

Pendant toute une existence, l'égoïste n'a songé qu'à lui, il est resté impassible en face des douleurs des autres ; alors, il s'est constitué un fluide d'isolement, un pèrisprit impropre à concevoir les sensations sentimentales des autres, sensations qu'il a eu coutume de refuser toute sa vie. Dans l'autre monde, où le pèrisprit est l'agent de tous les rapports, il se trouve ainsi ne rien percevoir. Le voilà isolé, seul avec lui-même, ayant des facultés perceptives, limitées à ce point que, lorsque l'égoïsme a été absolu, il se trouve plongé dans de véritables ténèbres.

Tels sont les enseignements qui ressortent des deux communications suivantes :

« *Surlon.* — Qui êtes-vous ? — Une âme égarée dans l'espace ; je suis mort, et depuis ce moment je suis à la recherche de tout.

« De tout, quoi ? — De ma maison que je ne retrouve plus, de

ma compagne que je ne vois plus ; de tout enfin ce que j'avais sur la terre.

« Quel est votre état ? souffrez-vous physiquement ? Voyez-vous quelque chose dans le monde où vous êtes ? — Je ne souffre pas physiquement, non ; je souffre de ce que je viens de te dire. Je vois des âmes comme moi ; les unes errent comme je le fais, d'autres semblent affairées et remplir des missions dont je ne me rends pas compte. Je vois ces Esprits, mais je ne cause pas avec eux ; ils ne peuvent ni les uns ni les autres me donner ce que je cherche.

« La situation qui vous est faite doit résulter des fautes que vous avez commises ; c'est une punition ? — Je ne vois guère ce qui peut me l'avoir méritée. J'ai toujours été un honnête homme, incapable de faire le mal pour le mal. Je n'ai gêné personne dans ma vie, j'ai toujours vécu dans mon intérieur, sans m'occuper d'autrui.

« Votre état résulte peut-être de ce que vous vous êtes trop isolé du monde. N'avez-vous pas négligé les devoirs de charité que tout homme doit remplir vis-à-vis de son semblable ? — Je ne sais. Mais alors, y a-t-il moyen d'obtenir sa grâce ?

« Il faut prier le Seigneur et regretter votre sorte d'égoïsme. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Oui, c'est cela. J'ai tari en moi, par l'absorption de mes pensées sur un point unique, toutes mes facultés de conception des choses extérieures. Prier, il le faut ! je prierai, prie pour moi.

« *Alonzo.* — Qui êtes-vous ? — Un mort en peine ; je suis dans l'obscurité.

« Comment cela ? — Je suis aveugle.

« L'étiez-vous de votre vivant ? — Non.

« Souffrez-vous physiquement ? — Non ; je souffre d'être dans les ténèbres.

« Entendez-vous ? — Oui, j'entends les Esprits.

« Pourquoi êtes-vous aveugle ? — Je n'en sais rien, et je viens te le demander. Des Esprits m'ont fait savoir que tu me le dirais et que tu me donnerais des conseils pour me guérir.

« Cela doit être la conséquence de fautes commises de votre vivant. — J'ai commis des fautes, c'est vrai ! j'ai été poltron ; j'ai été infidèle....

« *Au guide.* — Je ne vois pas trop ce qui a pu plonger cet Esprit dans les ténèbres ; est-ce un défaut de dégagement ?

« *Le guide.* — Non ; il est dégagé. Son état a la même cause que celui de l'Esprit précédent, mais il est plus absolu. Surlon a vécu dans un étroit milieu, dont son égoïsme ne l'a pas fait sortir ; mais Alonzo a été l'égoïsme poussé à sa dernière limite. Il n'a jamais pensé qu'à lui, et ses fluides ont perdu la force de perception des

êtres et des objets extérieurs, comme un homme qui resterait toujours assis, perdrait la force nécessaire pour pouvoir se tenir sur ses jambes.

« *A l'Esprit.* — Vous avez entendu ce que le guide a dit ? — Je le remercie; mais suis-je condamné pour l'éternité à vivre seul avec moi-même ?

« — Non; la prière peut vous guérir. Il faut prier Dieu de vous pardonner, les Esprits de vous aider. Il faut prendre la résolution de songer aux misères des autres. Prions ensemble; élevez votre âme à Dieu.

« (*Après la prière.*) — Je comprends; je vois que je puis guérir, car, pendant ta prière, j'ai eu comme un déchirement rapide du voile épais qui me cache la vue des choses. Je te remercie, je prierai Dieu pour moi, et je prierai aussi pour toi et pour ceux que mon égoïsme a fait souffrir.

« *Le guide.* — Le premier est un de ces hommes comme en rencontre souvent, qui ne vivent que pour leur petit intérieur. Hors de là, le monde n'existe pas; c'est le rat renfermé dans son fromage. Une fois mort, le malheureux a perdu de vue ce petit intérieur qu'il regrette, et il erre à travers les espaces pour le retrouver.

« *Au guide.* — Comment ne le retrouve-t-il pas ? — *Le guide.* — A force de s'absorber sur un point unique, la pensée s'émousse. Le lendemain de la mort, on se trouve alors avec des fluides sans puissance pour recevoir les sensations extérieures, et dans un état d'affaiblissement des facultés qui peut aller jusqu'au cas d'Alonzo.

« *Au guide.* — Est-ce là la pure conséquence de la loi des fluides, sans intervention d'Esprits mauvais aggravant le mal ? — *Le guide.* — Oui, quoique dans bien des cas, des Esprits victimes de ces égoïsmes empirent la situation du mort.

« *Au guide.* — Surlon, après la prière, s'est de suite expliqué son état; est-ce le fait d'une réflexion propre qu'il a faite ? — *Le guide.* — Non; nous l'avions impressionné pendant sa prière, de façon à ce qu'il découvrit en lui le phénomène qui le fait souffrir; alors il l'a expliqué.

« Quelques temps après, Surlon revient pour céder la place qu'il occupe sur la liste des morts pour lesquels prie le médium. Il est faible et isolé, et cherche à élever son âme à la conception des choses générales. Il voit quels efforts considérables il lui faut encore accomplir pour arriver au bonheur. Il cherche à être utile aux autres, c'est le seul moyen pour lui de sortir de son état d'infériorité fluide. Mais cela lui est pénible et il se sent bien impuissant.

« Alonzo vient aussi céder sa place à plus malheureux que lui. Il est sur la voie du bien; ses fluides ont repris un peu de vigueur. Il regrette les prières du médium, elles l'aidaient à percer le voile qui couvre ses perceptions. »

Ainsi l'égoïsme restreint les facultés, tandis que l'amour les grandit et les développe.

L'exemple de Surlon nous montre qu'il ne faut pas s'enfermer dans son intérieur, pour y vivre avec sa femme et ses enfants sans se soucier du reste du monde. Il ne suffit pas d'être inoffensif pour mériter le bonheur; il faut encore s'intéresser aux idées généreuses, partager les douleurs subies autour de soi et être toujours prêt à les soulager.

L'égoïsme paternel est une infériorité; et, si le chef de famille doit songer tout d'abord à ceux qui lui sont proches; s'il doit s'occuper de leurs besoins moraux et matériels d'une façon toute spéciale; s'il peut enfin se laisser aller à ses tendances d'amour des siens; il ne doit pas être exclusif et se confiner d'une façon absolue dans ce cercle étroit. Il lui faut apporter parallèlement son contingent de bonnes actions, de bienveillance et d'affection à l'égard de ses semblables.

La charité envers le prochain ne peut-elle revêtir d'autre forme que l'aide pécuniaire! Quand on est dans l'impossibilité d'accorder ce genre de concours (le plus méritoire car il est le plus pénible à apporter, puisqu'il constitue une privation personnelle), ne peut-on, dans une démarche faite avec bonne intention, dans une parole bienveillante, dans une simple pensée de commisération pour un être qui souffre, accomplir le devoir de charité.

Quand un malheur vous est connu, qu'il ne passe jamais sans faire naître en vous une pensée sympathique et une courte prière. Vous envoyez ainsi au malheureux que vous ne pouvez secourir directement, un aide plus puissant que vous ne croyiez. Cette prière, les bons Esprits en emportent les fluides, et avec eux ils soulagent celui qui expie. Compatir aux malheurs des autres — sans pour cela tomber dans des excès de sensibilité — développe les facultés et agrandit l'horizon spirituel. Si cette compassion douce, sereine mais réelle, ne vient pas naturellement au cœur, c'est qu'il reste un progrès à accomplir. Pour acquérir cette qualité qui manque, il faut appliquer en pensée cette recommandation du Christ: « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », en se supposant soi-même dans la situation de la personne malheureuse. Vous comprenez facilement ainsi le tort qu'on aurait de rester sans compassion vis-à-vis de vous, et dès lors, vous savez ce que vous avez à faire à l'égard des autres. V\*\*\*.

POÉSIE

Après la mort. — L'Esprit frappeur.

Je suis l'Esprit frappeur : je porte l'épouvante  
Dans toute la maison ; Thérèse la servante  
Tremble comme la feuille, et sans elle pourtant  
A me manifester je serais impuissant.  
Son maître ne sait plus où donner de la tête.  
C'est un homme entendu, mais il deviendra bête  
A force de vouloir lui prouver qu'un Esprit  
N'est rien et ne peut donc produire tout ce bruit.  
Les savants quelquefois, il faut le reconnaître,  
égalent en bon sens l'enfant qui vient de naître.  
Jamais ils ne croiront que Jean, le savetier,  
Est l'auteur de ces bruits qui troublent le quartier.  
Et c'est moi cependant, moi que la mort traîtresse  
Surprit en juin dernier dans les bras de l'ivresse.  
On ne boit point ici : je m'ennuie à mourir.  
Or, puisque, grâce à toi, je puis me divertir,  
Thérèse, je saisis l'occasion propice.  
Mon vœu, cher médium, est que Dieu te bénisse,  
Te fasse prospérer et vivre longuement,  
Et me conserve ainsi mon divertissement.  
Quel charme ! Quand je vois mon savant en colère  
Jurer qu'il saura bien découvrir le compère  
Qui vient ainsi troubler le repos de ses nuits,  
Comme si je buvais un litre, je jouis.  
Une chose surtout l'afflige et l'embarrasse :  
Parmi tous ses amis se trouve un savantasse ;  
Aussitôt qu'il paraît, je me tais ; ce docteur  
N'a jamais entendu la plus faible rumeur.  
Aussi depuis longtemps conclut-il en vrai sage  
Que son ami, Thérèse et tout le voisinage,  
Même les habitants de l'entière cité,  
Sont fous et que ces bruits sont sans réalité.  
Il a sur ce sujet écrit un gros volume,  
Et le monde apprendra par sa savante plume  
Comment un peuple entier peut perdre la raison,  
Comment seul il est sage et d'entendement bon !  
Le maître de Thérèse à ses traits est en butte  
Et c'est plaistr royal qu'entendre leur dispute.  
De sa fille l'un plaint la superstition,  
L'autre de son ami l'hallucination,  
Tandis que dans son cœur la servante Thérèse  
Se rit de ces savants qui l'appellent niaise.  
Et, fait le plus étrange et le plus amusant,  
Le plus sensé des trois c'est le plus ignorant.  
Voilà comment je vis ; et pourtant, le dirai-je ?  
A de certains moments un noir souci m'assiège.  
Des Esprits élevés qui m'aiment, bien souvent,  
Disent que ma conduite est celle d'un enfant ;  
Qu'il y aurait mieux pour moi, laissant cette aventure,  
Par de fermes propos, disposer ma nature  
A l'épreuve prochaine. Ils ont, je crois, raison,  
Mais ne surmonte pas qui veut sa passion.

V. TOURNIER.

## Le médium Fabre Gustave.

M. Dujardin nous a livré, le 20 mars, la plaque en acier sur laquelle est gravée le tableau du médium Fabre : la Bataille de Constantin contre Maxence ; les épreuves sont magnifiques et le photogaveur désirait qu'elles soient vendues comme elles le sont dans le commerce, 12 et 15 francs ; nous les expédierons, comme nous l'avons promis, à 5 francs, le port en plus, car ce n'est point une opération commerciale mais bien le désir de propager la doctrine, à l'aide d'un spécimen qui représente l'une des œuvres médianimiques les plus rares de notre époque. M. Fabre nous envoie aujourd'hui un second tableau, copie d'une œuvre magistrale de Glaize jeune : *la Prise de Samson par les Philistins* ; cette œuvre, traitée de main de maître, est d'une pureté irréprochable, sa facture est large et les artistes en renom sont effrayés de voir un travail si accompli, qu'un homme très fort ne ferait qu'en deux ans et produit par un forgeron dans l'espace de deux à trois mois. Ce qui étonne le plus dans ce dessin à la mine, ce sont les noirs intenses qu'on ne peut produire par les moyens ordinaires, on les croirait estompés ; en les regardant avec une loupe très forte, on remarque qu'ils sont produits à coups de crayon. Le tout est splendide, et nous engageons vivement tous les hommes que l'art du dessin intéresse, de vouloir bien venir, 7, rue de Lille, pour contempler ce travail énorme, écrasant, quand on songe à l'instrument qui l'a produit, sous l'influence de l'Esprit.

Raphaël, le guide du médium, explique que, pour obtenir ces noirs intenses et vigoureux qui font relief, il élargit les molécules de la mine ; il les resserre quand il désire les traits les plus délicats, les pointillés et les hachures minutieuses.

Et pourtant, ce sont les prémices ; il s'agissait jusqu'ici de préparer le médium, de briser ses articulations nouées par le travail de la forge, et Raphaël lui a tracé par l'écriture, le canevas d'un tableau dont la composition est inédite. L'art spirite ouvre la voie aux hommes de l'avenir.

### AVIS IMPORTANT

L'impôt nouvellement adopté par l'Assemblée, augmente les tarifs du chemin de fer et de la poste ; aussi sommes-nous obligés, à partir du 1<sup>er</sup> avril, d'augmenter de 25 centimes tous les ouvrages au-dessus de 1 fr. 50, puisque le port de chaque livre est élevé dans cette proportion. — De même les photogravures du tableau Fabre sont à 5 francs, prises rue de Lille ; 5 fr. 50 hors Paris.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.



## Les deux sœurs.

---

Madame Bourdin, de Genève, nous envoie les épreuves de son nouveau livre parfaitement écrit, obtenu par la médiumnité au verre d'eau; il est intitulé : *Les Deux Sœurs*. L'action se déroule avec un charme tout particulier et des larmes nous venaient aux yeux à la lecture de certaines pages; voici un vrai livre spirite, plein de charme et d'honnêteté, qui développe dans une action soutenue, attachante, tous les principes de la philosophie spirite. Parents, vous donnerez cet ouvrage à vos filles et à vos fils, les Esprits l'ont dicté à un instrument parfait, à un grand cœur tel que madame Bourdin; vous le lirez et remercerez Dieu de créer la littérature, le roman spirite, à l'aide d'une simple ouvrière, modeste et charitable, humble servante des volontés du Créateur. Envoyez le prix de cet ouvrage, 3 francs, à madame Bourdin, à Genève, glacis de Rives, 11 (maison Junod), vous recevrez *franco* cette intéressante histoire de deux sœurs spirites, et nous affirmons que nos lecteurs nous sauront gré de notre conseil d'ami et de frère.

Madame Bourdin remercie les nombreux souscripteurs qui ont bien voulu lui donner une marque de sympathie; elle pense, comme nous tous, que les frontières n'existent pas pour les adeptes d'Allan Kardec.

Nous ferons un compte rendu de cet ouvrage lorsqu'il aura paru; nous aurons sans doute la satisfaction de le lire vers la fin du mois d'avril, et, au plus tard, au commencement de mai 1874.

---

## Le médium Willams.

---

Nous avons écrit deux fois au médium Willams; ne sachant pas écrire le français, ce gentleman nous avait fait dire qu'il passerait en France le mois d'avril, avant de se rendre à La Haye où il est appelé. M. Chinnery, son ami, nous promettait cette visite, et M. Gledstane, qui arrive de Londres, prétend que Willams ne viendra qu'en septembre. Nous regrettons d'autant plus cette décision, qu'elle entrave les projets de nos frères de France, d'Alsace, d'Italie et d'Espagne, qui se promettaient de venir à Paris pour causer avec John King et Katie King, et obtenir chez M. Buguet les traits bien vivants de nos amis de l'erraticité. Ce qui est différé n'est pas perdu, bientôt nous pourrons serrer la main à tous nos frères en croyance, les Esprits nous prépareront des circonstances propices.

Madame de la Roche, ne s'occupait que de son  
nouveau titre de baronne, et ne se souciait en  
rien de son mari ; elle le regardait comme un  
objet d'éclat, et non comme un être sensible.  
Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de lui  
montrer quelquefois de la tendresse, et elle  
lui donnait des preuves de son affection, quand  
elle le voyait souffrir, et qu'elle le sentait  
être véritablement malade.  
Un jour, elle le vit dans un état de faiblesse  
qui lui faisait craindre pour sa vie, et elle  
le fit transporter dans son appartement, où  
elle le fit soigner avec le plus grand soin.  
Elle ne cessait de lui parler, et de lui  
montrer qu'elle était toujours sa femme,  
et qu'elle ne le regardait que comme un  
être sensible, et non comme un objet d'éclat.  
Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de  
lui montrer quelquefois de la tendresse, et  
elle lui donnait des preuves de son affection,  
quand elle le voyait souffrir, et qu'elle le  
sentait être véritablement malade.  
Un jour, elle le vit dans un état de faiblesse  
qui lui faisait craindre pour sa vie, et elle  
le fit transporter dans son appartement, où  
elle le fit soigner avec le plus grand soin.

Le duc de Wellington

Nous avons vu dans la vie de Wellington, que  
c'était un homme de bien, et que son caractère  
était tout à fait opposé à celui de son  
épouse. Elle était une femme d'un caractère  
très-différent, et elle ne cessait de lui  
montrer de la tendresse, et de lui donner  
des preuves de son affection, quand elle  
le voyait souffrir, et qu'elle le sentait  
être véritablement malade.  
Un jour, elle le vit dans un état de faiblesse  
qui lui faisait craindre pour sa vie, et elle  
le fit transporter dans son appartement, où  
elle le fit soigner avec le plus grand soin.